



//
ZAPPING

Présentée hors compétition à Canneseries, la série « Deep » arrive sur Ciné+ OCS



PHOTO WHITE LION FILMS / CINE+ OCS

PRÉSENTÉE EN MARGE de la compétition à Canneseries, *Deep* est ce que l'on appelle une série laboratoire comme OCS en regorge. La création d'Aurélien Molas, qui réalise aussi les huit épisodes, est une série en noir et blanc qui nous plonge en 1942. La France est dans une fâcheuse posture face à l'Allemagne nazie qui occupe la moitié du pays. Depuis Londres, les généraux de la France Libre soupçonnent l'Allemagne d'avoir mis au point un sous-marin d'un nouveau genre. Une mission ultra-secrète est mise en place : quatre hommes ont pour objectif de s'infiltrer dans la base navale et de voler ce U-boot. Petit détail : les quatre hommes sélectionnés n'ont pas vraiment le profil du héros de guerre. Sans compter qu'ils vont découvrir que ce n'est pas un sous-marin qu'on les envoie voler... mais une machine à voyager dans le temps. Les inspirations de la production sont nombreuses et le ton oscille entre l'action et l'humour, on y voit des références à *Sin City*, *OSS 117*, *Les Tonton flingueurs* ou encore aux Nuls. C'est loufoque et parfaitement incarné par Foëd Amara, Illyès Salah, Dimitri Storange, Bamar Kane et Armelle Deutsch.

DEEP, ce mardi 12 mai à 20h50, sur Ciné+ OCS.

« Le réseau Corneille » en tournage sur TFI d'après le roman de Ken Follett

TFI VIENT D'ANNONCER le tournage d'un nouveau projet de six épisodes d'après le livre *Jackdaws - Le Réseau Corneille* de l'auteur britannique Ken Follett (2001). Le casting de cette série réalisée par Mona Bauer et créée par Camille Treiner est conséquent : Laetitia Casta, Mathilde Seigner, Lina El Arabi, Michaël Youn, Bérangère McNeese, Alexandre Brasseur ou encore Stéphane de Groodt. L'histoire ? Mai 1944. Le Débarquement est imminent et ne peut réussir que si la Résistance parvient à saboter le principal central téléphonique allemand situé dans un château imprenable, Elisabeth « Betty » Clairet (Laetitia Casta), a une semaine pour former un commando de 5 femmes pour traverser la zone occupée, s'infiltrer dans la forteresse et la faire sauter...

LIVRE Avec « Rose la nuit », la romancière niçoise Maryline Desbiolles signe un ouvrage poétique, né d'une petite annonce. Entretien autour d'un livre où des destins de femmes s'entrelacent avec les décors de notre région.

« Les personnages portent le paysage en eux »

PAR LAURENCE LUCCHESI / LLUCCHESI@NICEMATIN.FR

POUR DONNER NAISSANCE à *Rose la nuit*, Maryline Desbiolles a eu une idée « complètement folle » : passer une petite annonce dans *Libération*, pour inviter des femmes portant le prénom Rose à la rencontrer. Le but ? Ne pas choisir les personnages de son nouveau roman, mais les laisser venir à elle... Et contre toute attente, « les Rose » ont été nombreuses à répondre. Et se sont avérées éminemment inspirantes.

Si ce processus narratif, de mise en abîme, peut sembler inédit chez elle, la romancière, auteure d'une quarantaine de livres (dont *Anchise*, prix Femina 1999, et *L'Agrafe*, Prix littéraire Le Monde 2024), y voit une continuité avec son œuvre passée : « Je m'interrogeais sur les personnages féminins qui sont dans mes livres, notamment les premiers, et avec cette occurrence du prénom Rose. Mes livres se tiennent par la main », nous confie-t-elle au téléphone. Déjà, dans *C'est pourtant pas la guerre*, elle avait sollicité un écrivain public du quartier de l'Ariane à Nice pour recueillir des récits de vie. Cette fois, c'est le prénom Rose qui sert de fil conducteur, un prénom qu'elle interroge donc depuis longtemps, et qui est loin à ses yeux de la suavité qu'on lui prête parfois.

Le récit s'ancre en effet sur deux figures : Marie-Rose, solide terrienne et personnage de son enfance, et Rosa Luxemburg, la révolutionnaire. Un surnom dont le conservateur d'un musée de la ville de Nice avait, « suite à une embrouille » affublé Maryline Desbiolles, qui tout en se défendant de cette association, s'efforce « d'être à la hauteur de la méprise » ! De cette héroïne, Maryline Desbiolles retient surtout une image bouleversante : l'herbier qu'elle composait en prison. « C'est une forme de résistance organique, une attention portée au presque rien du monde pour survivre à l'enfermement », analyse l'écrivaine.

La magie des rencontres

Au fil des entretiens avec ces « Rose » d'aujourd'hui, la romancière a vu surgir des points communs inattendus : l'exil, un rapport viscéral au paysage, et des échos troublants avec ses propres personnages de fiction. « C'est la magie de l'écriture qui noue les choses comme si c'était naturel, s'étonne-t-elle encore. Par le pris-



Maryline Desbiolles. PHOTO PHILIPPE MATSAS / SABINE WESPESIER

me de toutes ces variations autour du mot rose, qui correspondent aussi à leur histoire, une histoire d'exil, de voyage en tout cas, de déplacement. Et cela m'a enchantée de savoir que Rose, ça marche dans plein de langues. »

De toutes ces rencontres est née « Rose-Rose », une figure de fiction qui endosse les histoires vraies de ces femmes rencontrées dans la région. « Ce grand échalas », comme elle aime à la décrire, devient une sorte de conteuse moderne, une Shéhérazade venue de la rue, qui raconte des histoires pour rester la nuit dans l'hôpital où elle a échoué, après avoir été tabassée.

Jardins secrets et paysages intérieurs

L'ouvrage est par ailleurs imprégné d'une atmosphère végétale permanente. Du jardin d'une maison niçoise avec son avocatier, à celui, mythique, du jardin botanique Hanbury, Cap Mortola, entre Menton et Vintimille (dix-huit hectares de beauté tombant en cascade dans la mer, créés par de riches Anglais). Qui devient sous la plume de Desbiolles un symbole de voyage immobile : « Le paysage n'est pas qu'un décor, insiste-t-elle. Les personnages portent quelque chose du paysage en eux. Il y a les paysages que j'aime de l'arrière-pays, qui sont après, mais aussi tout ce mélange

que représentent les jardins, tout ce cosmopolitisme qui m'a fait rêver sur la Côte d'Azur. Il me permet d'y vivre. »

Une écriture tissée de motifs fantastiques

Loin des récits linéaires et policés, Maryline Desbiolles revendique une forme de réalisme chaotique. Inspirée par l'écrivain John Berger, elle se définit comme une « storyteller (raconteuse d'histoires) qui expérimente ». Dans *Rose la nuit*, elle tisse des motifs fantastiques, comme ce « mantelet de flammes » qui brûle les épaules de son héroïne pour dire une douleur physique bien existante mais souvent disqualifiée par la médecine - ou encore l'apparition récurrente d'un cheval « moreau » (d'un noir foncé et luisant, dont le museau se rehausse dans ce récit d'une tache blanche) transformé ici en créature magique qui surgit pour relier les vivants et les morts.

Ce roman choral, qu'elle compare à une « tapisserie aux mille fleurs », est une œuvre ouverte, organique et vibrante. Un livre qui, selon ses propres mots, pourrait ne jamais finir, tant le sillage des « Rose » qu'elle a croisées continue d'embaumer son imaginaire.

ROSE la nuit. Maryline Desbiolles. Sabine Wespieser Éditeur. 144 pages. 18 euros.